



Égypte/Monde arabe

7 | 1991

Perceptions de la centralité de l'Égypte 1

Hommage à Youssef Idris

Philippe Vigreux



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ema/1175>

ISSN : 2090-7273

Éditeur

CEDEJ - Centre d'études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 1991

Pagination : 141-143

ISSN : 1110-5097

Référence électronique

Philippe Vigreux, « Hommage à Youssef Idris », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], Première série, Perceptions de la centralité de l'Égypte 1, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ema/1175>

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

© Tous droits réservés

Hommage à Youssef Idris

Philippe Vigreux

- 1 Tâche malaisée que de rendre le dernier hommage à un écrivain. D'autant plus malaisée qu'il était grand et que l'on est soi-même petit. Que dire ? Les civilités de rigueur ? Parler de l'œuvre ? Elle parle d'elle-même et nous ne sommes pas critique. Parler de l'homme ? Ce serait le mieux à faire. Encore faut-il l'avoir connu. Dès lors n'ont d'intérêt que ces témoignages précieux de personnalités l'ayant approché. Le dossier ici rassemblé nous comble à cet égard.
- 2 Je n'avais d'autres repères, pour cerner le personnage, que des morceaux de son œuvre, incontournables, *Al-farâfir*, *Arkhas layâlî* et quelques autres dont le caractère le plus éminent à mes yeux demeurait sans doute celui d'une profonde humanité. D'où la nouvelle choisie pour rendre cette fois-ci à l'auteur disparu l'hommage utile d'un passage vers notre langue.
- 3 Tâche malaisée encore une fois. Le style ici accroche, illustration parfaite de la langue mixte d'Idris. Injection du dialecte dans la narration, traduction en arabe « littéraire » d'expressions purement dialectales. Phrases courtes jetées les unes au bout des autres au mépris, sinon d'un enchaînement logique des propositions, tout au moins d'une « articulation ». Répétition des sujets – « Chabrâwî, Zbeïda » – donnant à la phrase un caractère d'unicité. Mise en facteur commun d'un verbe dont le rapport logique avec l'enchaînement des propositions se dissout au fil de l'énoncé. D'où le sentiment parfois d'une phrase vrillée, soutenue par une fausse logique. Tous ces faits sont longuement analysés dans les articles qu'on va lire. Devant eux le traducteur reste perplexe. Plus que jamais s'impose l'option cruelle et fondamentale : faut-il céder à la bienséance du français, coloniser l'autre langue ? Au reste, Youssef Idris a-t-il jamais cédé à la bienséance ? A-t-il jamais été, dans sa vie et son œuvre, conventionnel ?
- 4 C'est en tant que traducteur aussi qu'un lien sensible m'avait attaché à Youssef Idris, négativement, lors de la première attribution du prix Nobel à un auteur arabe. Après cinq ans passés dans la proximité d'un écrivain, on ne peut que faire corps avec lui, se réjouir pour lui, être atteint par ce qui l'atteint. L'attitude d'Idris¹ m'avait choqué. Mais Youssef al-Qa'îd nous dévoile ici les soubassements de la réaction d'un homme en manque de

reconnaissance, jamais récompensé il est vrai comme il aurait dû l'être de son vivant. Aussi bien, s'en était-il expliqué lui-même au cours d'une dernière série d'interviews accordée à Mahmoud Fawzi², dédouanant Mahfouz de toute « déficience patriotique ».

- 5 Pour le reste, Idris nous lègue une œuvre considérable qu'il est de notre devoir aujourd'hui de livrer au monde. Si les critères d'attribution du Nobel sont ceux d'une œuvre « idéaliste à vocation universelle », nul doute que, par son humanité même, celle d'Idris l'eût mérité... elle aussi. Œuvre assez tôt interrompue comme le souligne Youssef al-Qa'îd. On le lui a suffisamment reproché. Mais la plume a-t-elle jamais quitté sa main ? A-t-il vraiment failli au précepte par lui-même édicté, puisant comme souvent chez lui à la sagesse de l'expression populaire et fidèle à l'idée centrale de son œuvre dramatique suivant laquelle chacun en ce monde a un rôle à jouer et doit s'y tenir. Une leçon dont nous devrions nous inspirer pour soutenir notre vie :

« Joueur de hautbois est à la mort que ses doigts bougent encore. Car le jeu a forgé les remous de son existence. Alors forcément, il continue à jouer. Jusqu'à l'heure du Jugement. Non, ce n'est pas pour rire, il y a une morale à cela. Plutôt que de mourir forfaisant à ton rôle, continuer à jouer, n'est-ce pas là le sublime, aussi terne et faux qu'apparaisse ton jeu ? Car viendra inévitablement le jour où il s'ennoblira et, par sa justesse même, forcera les autres à écouter... Et quand bien même ce jour ne viendrait pas, que veux-tu faire d'autre ? C'est ton destin, et tu ne peux le racheter. »³



NOTES

Youssef Idris vu par Georges al-Bahgun (*al-Musawwar* 9août 1991)

1. Youssef Idris n'avait pas caché son amertume lorsque le prix Nobel avait été attribué à Naguïb Mahfouz.
 2. *Yûsûf Idris 'alâ fûhat burkân*, al-Dâr al-Masriyya al-Lubnâniyya, Le Caire 1991, pp. 46-49.
 3. Derniers mots d'une nouvelle de Youssef Idris, *Yamûtu-l-zammâr*.
-

INDEX

Mots-clés : Idris (Youssef), littérature

AUTEUR

PHILIPPE VIGREUX

Cedej